



BOIRE A L'OMBRE

Je n'ai pas soif, vieillard, merci.
Mon cœur a bien autre souci
Que la bouteille !
Toi, cependant, paisible et gai,
Tu bois à l'ombre, à petit gué,
Sous une treille.

Tu ris au gobelet d'étain
Et nul d'un jugement certain
Ne pourrait dire,
—A voir tes regards complaisants,—
Qui creusa tes rides, des ans
Ou du sourire.

Tu n'as pas connu même un jour
La plaie ardente d'un amour
Mise en risée,
Ou si tu l'as eue à vingt ans,
Du moins l'as-tu depuis longtemps
Cicatrisée.

O vieillard, que je donnerais
Mes cheveux noirs et mon sang frais
Et ma jeunesse,
Pour m'être acquitté de souffrir,
Et comme toi, près de mourir,
Boire en liesse !

EMILE AUGIER

LA VOISINE

CONTE MORALE

I

Il y avait une fois un jeune ménage de paysans ; la femme était douce et soumise, le mari honnête, sobre et courageux ; ils s'aimaient et rien n'était encore venu troubler leur entente parfaite.

Un matin qu'il labourait son champ, le paysan tua fort adroitement avec son fouet une belle perdrix qu'il avait aperçue tout à coup, près de lui dans le sillon.

—Voici de quoi faire un dîner de prince, pensa-t-il.

Quittant aussitôt son travail, il porta, tout joyeux, la perdrix à sa femme.

—Femme, laisse-la ton ouvrage et hâte-toi d'apprêter cette perdrix : nous ne mangeons jamais rien de bon, nous autres. Je vais me régaler une fois en passant.

La femme s'empressa d'obéir à son seigneur et maître. Après avoir passé rapidement par toutes les transformations nécessaires, la perdrix revêtit bientôt, entre ses mains, un aspect des plus appétissants. Tout allait à souhait et la cuisson était à point, lorsque le sort voulut qu'une voisine vint faire visite.

—Eh ! voisine, qu'est-ce qui sent donc si bon chez vous ?

—C'est une perdrix. *Le mien* l'a tuée, dans le sillon, et l'a apportée pour notre dîner.

—Une perdrix ! Ça doit être fameux, voisine ! Je n'en ai encore jamais mangé de ma vie. Et vous ?

—Ni moi non plus. Humez-moi cette odeur...

—Hum ! une délice voisine... n'allez-vous pas bientôt y goûter à cette jolie petite bête ?

—Oh ! non ; je vais attendre mon mari.

—Pour qu'il la gobe tout entière à votre nez ?

—Mon mari a le cœur trop bon pour faire ce que vous dites, voisine.

—Et moi j'affirme qu'il le fera. Vous ne connaissez pas les hommes, ma petite ; ils partagent la maigre chère et non pas les bons morceaux.

—Si je croyais *le mien* capable d'une chose pareille...

—Lui abandonneriez-vous votre part ?

—Non, certes. J'y ai droit, puisque tout doit être commun entre nous.

—Sans doute ; mais alors, le plus sûr serait de prendre vos précautions à l'avance. Voulez-vous que je vous aide ?

—Comment cela ?

—C'est bien simple : mangeons la perdrix, vous et moi.

—Grand Dieu ! que dirait mon mari ?

—Rien du tout, si vous savez vous y prendre.

—Que répondrai-je quand il la demandera ?

—Soutenez-lui hardiment qu'il n'a rien apporté, qu'il rêve, qu'il est fou, que sais-je ?

La voisine parla si longtemps et si bien, la perdrix répandait un parfum si délectable que la jeune femme se prit à dire elle aussi :

—Mangeons la perdrix.

Et la perdrix fut mangée.

II

Au coup de midi, le paysan rentra pour dîner. Sa femme lui servit la soupe, puis apporta des *Vilelots* comme à l'ordinaire ; mais les *Vilelots*, ce jour là, paraissaient au paysan une nourriture grossière et fastidieuse. Il y toucha à peine et se mit à chercher la perdrix des yeux, sans vouloir toutefois abaisser sa dignité jusqu'à en demander des nouvelles. A la fin, cependant il n'y tint plus :

—Femme, où est la perdrix ?

—Quelle perdrix, cher homme ?

—Mais, la perdrix que j'ai tuée et apportée.

—Tu n'as rien apporté, cher homme ; je ne sais de quelle perdrix tu veux parler.

—Comment ? la perdrix que j'ai tuée avec mon fouet ?

—Si tu as tué quelque chose avec ton fouet, je n'en sais rien ; mais que tu n'as rien apporté, je le sais bien.

—Ventrebleu ! s'écria le paysan, frappant du poing sur la table. Je ne suis pourtant pas fou, j'espère.

—Là, là ! cher homme ! ne t'échauffe pas. Je ne t'ai jamais vu comme cela. Si tu m'avais apporté une perdrix, je l'aurais fait cuire, sois tranquille. Veux-tu que je t'explique ce qui t'est arrivé ? Tu travailles si dur, mon ami, que tu éprouves le besoin de prendre un peu de repos quand le soleil monte ; tu t'es couché là bas, au champ, tu as rêvé d'une perdrix et maintenant tu exiges que je te la donne : ça n'est pas juste, conviens-en.

—Les rêves sont, par ma foi, de singulières choses, dit le paysan. J'aurais juré que j'avais tué cette perdrix.

Le lendemain, il vit un lièvre blotti dans le sillon. Le pauvre animal était blessé, il le prit aisément et s'empressa comme la veille de porter, tout joyeux, son gibier à la maison.

—Femme, apprête ce lièvre pour le dîner et ne prétends pas, cette fois que je ne t'ai rien remis : c'est un lièvre magnifique, comme tu vois.

—Mon Dieu ! cher homme, il suffit que tu l'apportes pour que je l'apprête, sois tranquille.

Le paysan regagna son champ et reprit son travail en songeant au bon dîner qu'il allait faire. La femme se mit à dépouiller et à préparer rapidement et soigneusement le lièvre. Elle achevait d'en surveiller la cuisson, lorsque la voisine arriva.

—Qu'est-ce qui sent donc si bon chez vous, voisine ?

—C'est un lièvre. *Le mien* l'a pris dans le sillon et l'a apporté pour le dîner.

—Ah ! voisine, quel régal. Je n'ai jamais mangé de lièvre. Et vous ?

—Ni moi non plus, voisine.

—Mais dites-moi donc, voisine, comment va l'affaire de la perdrix ? Vous en êtes-vous bien tirée ?

—Admirablement ! Je ne croyais pas mon mari si simple. Je lui ai fait croire qu'il avait rêvé ; mais tout d'abord il était comme un coq en colère. Si vous l'aviez vu frapper sur la table ! Il voulait absolument sa perdrix.

—Sans moi, voisine, il ne vous eût même pas laissés y goûter.

—Cela se pourrait, car il s'est fâché très fort. J'ai dû lui tenir tête, pour la première fois depuis notre mariage.

—Bravo ! voisine. Il faut toujours tenir tête aux hommes. Le vôtre a besoin d'une leçon. Vous devriez bien manger le lièvre... Hélas ! voisine, où serions-nous avec les hommes, si nous ne défendions pas nos droits ? Ils nous traiteraient comme des esclaves, ils nous traîneraient à la potence. C'est

la vérité, chère *kmotricka* (petite commère) Le lièvre est prêt, mangeons-le.

Elle parla si longtemps et si bien, le lièvre répandait un parfum si délectable que la jeune femme se prit à dire, elle aussi :

—Mangeons le lièvre.

—Et le lièvre fut mangé.

III

Lorsque le paysan revint à l'heure accoutumée et se mit à table pour prendre son repas, sa femme commença par lui servir sa soupe, avec beaucoup d'empressement, puis elle apporta un plat de bouillie, mais le paysan avait peu de goût pour la bouillie ce jour là. Il mangeait très lentement attendant toujours et comme rien ne venait, il dit à sa femme :

—Donne donc les fourchettes.

—Les fourchettes, pourquoi faire ?

—Mais, pour manger le lièvre.

—Quel lièvre ?

—Celui que j'ai pris et rapporté.

—Ah ! cher homme, voilà ton rêve d'hier qui te revient à l'idée : seulement aujourd'hui, ce n'est plus une perdrix c'est un lièvre.

La discussion s'échauffa, le paysan s'emporta davantage et fut plus difficile à persuader que la veille ; mais la langue des femmes leur tourne si vite dans la bouche que colle d'un pauvre homme, eût-il cent fois raison, est forcé de céder.

A bout d'arguments, le paysan sortit dans la cour, attrapa une poule, lui coupa le cou en présence de sa femme étonnée et dit :

—Tu ne nieras pas du moins, que j'ai tué cette poule. Fais attention à mes paroles ou foi d'honnête homme ! tu t'en repentiras : Je te commande et t'ordonne d'apprêter la poule que voilà pour le souper. Tu m'entends ?

La femme jura qu'elle l'entendait parfaitement et qu'elle aimerait mieux mourir que de manquer à l'obéissance qu'elle lui devait.

Au ton sévère de son mari, à sa colère concentrée, elle comprenait du reste qu'il était temps de cesser le jeu, mais la voisine revint vers le soir.

—Oh ! oh ! voisine Qu'est-ce qui sent donc si bon chez vous ?

—C'est une poule.

—Une poule ! les volailles ont la chair délicate : cela vaut mieux à tout prendre, que le gibier. A propos, dites-moi donc, voisine, comment vous avez arrangé l'affaire du lièvre ?

—Qu'il vous suffise de savoir que je l'ai arrangée, et non sans peine. Je ne me soucierais pas de recommencer.

—Bah ! voisine. Il faut recommencer au contraire pour s'aguerrir. Croyez-moi, mangeons la poule, pendant que nous y sommes.

—Manger la poule... oh ! pour le coup, je n'oserais plus jamais paraître devant mon mari.

—Allons donc ! Commenceriez-vous déjà à trembler devant lui ?

—Je ne tremble pas le moins du monde, mais...

—Mais cela ne tardera guère. Je connais cela, allez : on obéit d'abord en souriant, puis en pleurant. Une pauvre femme doit apprendre à résister tout d'abord, si elle ne veut pas être martyrisée pendant toute la suite de son existence. Du courage, *kmotrika*, du courage !

Voyons un dernier effort... mangeons la poule.

La voisine parla si longtemps et si bien, la poule répandait un parfum si délectable que la jeune femme se laissa tenter un dernière fois.

Et la poule fut mangée.

IV

Ce fut sans préambule que le paysan lorsqu'il rentra le soir pour souper demanda à sa femme :

—Où est la poule ?

—Quelle poule ?

—Celle que j'ai égorgée.

—Tu as égorgé une poule ?

—Et devant toi, encore. Je te conseille de faire l'étonnée... Ah ! mais, exclama-t-il, en jurant, ça se passera donc toujours comme ça !

—Sais tu, cher homme, je commence à craindre que tu n'aies pas la tête solide car, en vérité, tu n'as rien égorgé devant moi.